

J'ai vu encore un grand nombre d'enfans être réveillés toutes les nuits en sursaut par des *songes effrayans*, au point d'être pâles et tremblans long-temps après leur réveil. J'en ai vu un, chez lequel ces symptômes alloient jusqu'à lui donner toutes les nuits un véritable accès de folie, qui duroit une heure ou deux, et pendant lequel l'enfant ne reconnoissoit aucun des objets qui l'entouroient, jusqu'à ce qu'enfin une soupe qu'on lui présentoit dès le commencement de l'accès frappât ses regards. Il la mangeoit avec avidité et se trouvoit aussitôt après parfaitement bien. Dans tous ces cas-là j'ai employé les antispasmodiques et particulièrement les fleurs de zinc avec succès.

III^e. CLASSE.

Des Cachexies.

Les *Cachexies* qui constituent la 3^e. classe des maladies, sont celles dans lesquelles l'apparence extérieure du corps est essentiellement

enfin recours aux pétales du cresson des prés (*Cardamine pratensis*), remède fort recommandé dans l'asthme nerveux, par le Dr. Baker, à la dose de deux à quatre gros par jour; ce remède délivra entièrement mon malade de ses accidens, et lui rendit la faculté, très-précieuse pour lui, de dormir en voyageant, sans en être incommodé.

altérée, ou par une excessive *maigreur*, ou par quelque *intumescence*, soit générale, soit affectant une grande partie du corps; ou par quelque *vice de la peau* (*impetigo*) tenant à une cause générale, avec difformité évidente, et quelque symptôme morbifique. Delà, trois ordres de cachexies; (*marcores, intumescentiæ, impetigines.*)

I^{er}. ORDRE.

Des maladies caractérisées par une excessive maigreur. (Marcores.)

Dans le premier ordre, je compte quatre genres, 1. les *Fièvres lentes* (*Tabes*); 2. les *Fièvres hectiques*; 3. la *Phthisie*; 4. le *Marasme*, (*Atrophia*). Les deux et même les trois premiers, qu'on confond souvent sous le nom de *maladies de langueur*, sont pour l'ordinaire des maladies secondaires, mais qui méritent d'être traitées à part, vu qu'elles exigent des moyens de guérison particuliers, et que d'ailleurs la maladie primitive est souvent légère, inaperçue, et toujours fort courte en comparaison.

Toutes les maladies de cet ordre ont entr'elles le plus grand rapport, le marasme dégénérant souvent en fièvre lente, la fièvre lente en fièvre hectique, et la fièvre hectique en

phthisie. Toutes exigent 1.^o une nourriture douce et facile à digérer; 2.^o des toniques propres à soutenir les forces. La diète blanche et le kina sont la base du traitement.

1.^{er} GENRE.*Des Fièvres lentes (Tabes).*

Leurs symptômes principaux sont un amaigrissement rapide et une fièvre uniforme et constante, marquée par la chaleur et la sécheresse de la peau, et par la fréquence du pouls, qui pour l'ordinaire est foible et petit. Quelquefois la maladie se termine au bout de quelques semaines; plus communément sa durée est de plusieurs mois. La cause prochaine est presque toujours une inflammation sourde à la surface de quelqu'un des viscères, inflammation souvent inaperçue, masquée sous l'apparence d'une autre maladie, et alors toujours lente, obscure et absolument intraitable par les saignées et les antiphlogistiques ordinaires.

En me bornant aux fièvres lentes qu'on voit le plus fréquemment à Genève, en les caractérisant par la maladie primitive qui y a donné lieu, et sans parler des fièvres scrofuleuses, vénériennes, ou cancéreuses, j'en compte huit espèces, assez distinctes les unes des autres.]

1. Les *Fièvres bilieuses* se prolongent souvent au-delà de leur durée ordinaire, et dégénèrent en fièvres lentes. On ne peut pas déterminer le moment où la maladie commence à mériter cette dénomination. Mais si au bout de six semaines révolues, une fièvre bilieuse dure encore, sans redoublemens marqués, et sans symptômes de saburre, on est fondé à supposer qu'elle est entretenue par une inflammation sourde dans le bas ventre; et alors il faut recourir à la diète blanche et au kina. Si la maladie se termine par la mort, celle-ci est ordinairement précédée par une extrême et subite augmentation de foiblesse, par du météorisme, de fréquentes douleurs de colique, de la diarrhée, des sueurs colliquatives, de l'œdème dans les extrémités, etc.; à l'ouverture, on trouve communément les intestins, ou recouverts d'une légère croûte purulente, sans aucun foyer particulier de suppuration, croûte par laquelle ils contractent entr'eux, et avec les organes voisins, des adhérences non naturelles; ou parsemés à leur surface de points gangréneux, qui quelquefois percent l'intestin, et produisent un épanchement; ou uniformément sphacelés d'une gangrène blanche et sans phlogose, dans une partie plus ou moins étendue; ou enfin, et ce sont surtout les gros intestins qui présentent

cette apparence, extrêmement contractés et d'un calibre beaucoup plus petit que dans l'état de santé.

2. La *Péripneumonie* dégénère non-seulement en phthisie proprement dite, par l'effet d'une suppuration dans l'intérieur du poulmon, mais encore en fièvre lente, de la nature de celles dont il est ici question, par l'exsudation d'une croûte purulente qui produit entre les poulmons et la plèvre ces adhérences qu'on rencontre si souvent dans les cadavres. Ces adhérences sont presque toujours plus ou moins irritées à leur formation, et donnent lieu à la continuation de la fièvre et des douleurs, avec une toux sèche et de l'oppression, symptômes qui durent fort long-temps, et aboutissent quelquefois à une phthisie, mais sont plus souvent encore susceptibles de guérison par des vésicatoires réitérés, par le lait d'ânesse, par le régime, et les adoucissans.

3. Les *Coliques inflammatoires* sont susceptibles de la même dégénération; et la fièvre lente qui en résulte est caractérisée par des douleurs vagues de colique, de la tension et de la sensibilité dans le bas ventre, des selles irrégulières, souvent des maux de cœur et des vomissemens. Elle se guérit pour l'ordinaire par la ciguë et la jusquiame, en doses graduel-

lement augmentées, et par les fomentations, les cataplasmes émolliens, les embrocations huileuses, les lavemens adoucissans, etc. — Si les malades périssent, l'ouverture présente les mêmes désordres que dans la première espèce, mais avec des apparences de phlogose plus distinctes.

4. Une fièvre lente est assez fréquemment la conséquence d'un *rhumatisme aigu*, lorsqu'il affecte le cœur. A l'ouverture, on trouve communément cet organe extrêmement grossi, et quelquefois recouvert d'une croûte plus gélatineuse que purulente (1). Les meilleurs

(1) Cette croûte se trouve entre le péricarde et le cœur. J'ai vu un cas dans lequel, gélatineuse encore du côté du cœur, elle s'étoit convertie du côté du péricarde en une substance solide, fibreuse et charnue, de l'épaisseur de près d'un demi-pouce. Le malade étoit un jeune garçon de dix ans, qui, trois ans auparavant, avoit eu un catarrhe inflammatoire, à la suite duquel il étoit demeuré sujet à des accès de suffocation et d'oppression, qui ne l'empêchoient pas de se porter fort bien en apparence dans les intervalles, et de prendre beaucoup d'exercice, sans en être éprouvé. Ces accès devinrent très-fréquens dans le cours d'une fièvre rhumatismale, qui dura quatre semaines, et qui paroissoit cependant sur sa fin, lorsqu'un accès plus violent que les autres, l'emporta presque subitement. — J'ai vu un autre cas dans lequel, après un an de fièvre lente, ca-

remèdes sont ici, outre le lait d'ânesse et le régime, un long usage d'antiphlogistiques et d'adoucissans, tels que le sucre de lait et le nitre, et une attention soutenue à éviter tout ce qui peut accélérer la circulation, et particulièrement le mouvement musculaire: celui de gestation, s'il est bien doux, ne fait point de mal.

caractérisée par un pouls fréquent, inégal et intermittent, avec beaucoup d'oppression et de palpitation au moindre mouvement, et cela à la suite d'un rhumatisme aigu, qui s'étoit porté sur le cœur; la malade, qui étoit une jeune fille de 10 à 12 ans, se guérit enfin complètement par le repos et le nitre. Deux ans après elle fit une chute grave sur la tête et en mourut. J'étois curieux de voir comment la nature avoit opéré la guérison d'une maladie qui me paroissoit évidemment avoir pour cause une affection organique du cœur. J'en obtins l'ouverture, et je trouvai le péricarde adhérent au cœur de tous côtés. Cette adhérence avoit probablement été produite par l'exsudation d'une matière coagulable, en conséquence de l'irritation inflammatoire et rhumatismale des deux surfaces. Lorsque l'irritation avoit cessé, l'adhérence s'étoit formée, de la même manière que cela a souvent lieu dans d'autres inflammations membraneuses. Mais ce qu'il étoit difficile de prévoir, c'est que cette adhérence complète de deux organes, qui sont naturellement détachés l'un de l'autre, ne généreroit absolument point la circulation; et la même difficulté se présente jusqu'à un certain point pour l'explication du cas précédent.

Lorsque le rhumatisme se porte sur le *foie*, il peut de même dégénérer en une fièvre lente, d'une nature un peu différente de celle que produit l'affection du cœur. Elle a plus d'analogie avec celle qui est le résultat de l'inflammation de poitrine; à l'ouverture des cadavres, on trouve communément le volume du foie fort augmenté. C'est particulièrement dans cette espèce que l'acide nitrique, dont on a vanté l'efficacité dans l'hépatite chronique des pays chauds, peut être employé avec avantage.

5. Les *Maladies éruptives* et spécialement la *rougeole* se terminent quelquefois par une fièvre lente, qui ressemble à la seconde espèce, mais qui en diffère par la diarrhée et la foiblesse qui l'accompagnent, symptômes qui exigent plus particulièrement l'emploi des astringens et des toniques (N.^{os} 27, 29, 3, 4), outre le lait et le régime.

6. Celle qui suit la *dyssenterie* est aussi caractérisée par la diarrhée et la foiblesse, mais avec des douleurs dans la partie inférieure des intestins, douleurs qui tiennent à l'irritation inflammatoire, lente et sourde du rectum. Ici les lavemens anodins, mucilagineux et adoucissans sont particulièrement nécessaires.

7. Lorsque la *Diarrhée* est produite par des vers, ou par quelque autre cause irritante, elle

se termine souvent aussi par une fièvre lente, qui, outre les remèdes ordinaires, exige spécialement des astringens.

8. Enfin, il y a des fièvres lentes qui se manifestent *spontanément*, sans avoir été précédées par aucune maladie apparente, si ce n'est le marasme, qui, quand il est mortel, se termine toujours ainsi.

On peut encore ranger au nombre des fièvres lentes, le *Diabète*, maladie extrêmement rare chez nous, mais dont j'ai pourtant vu un ou deux exemples, et qui, quand elle est complètement développée, est toujours accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent ces sortes de fièvres. Elle consiste essentiellement dans une excrétion d'urines tellement abondante qu'elles surpassent de beaucoup la boisson. Mais ces urines ne sont pas de la même nature que dans l'état de santé. Elles contiennent beaucoup de matière sucrée, et deviennent susceptibles de fermentation. Le principal moyen de guérison est, dit-on, un régime entièrement animal, et la privation absolue de tous les alimens végétaux (1). — Il y a une autre espèce de diabète, dans lequel les urines,

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. VII, pages 307 et suiv. Vol. VIII, pages 147, 168, etc.

quoique très-abondantes, conservent leurs propriétés naturelles. Celle-là porte le nom de *Diabète insipide*, par opposition au *Diabète sucré*, dont je viens de parler. Mais il n'est que bien rarement accompagné de fièvre lente, et l'on doit plutôt le considérer comme un symptôme de quelque maladie nerveuse, que comme une maladie distincte et cachectique. Il se guérit ou spontanément, ou par des remèdes toniques et astringens.

2.^d GENRE.

Des Fièvres hectiques.

Les *Fièvres hectiques* diffèrent des fièvres lentes par leur cause prochaine, qui est toujours un foyer de suppuration dans certaines parties du corps, et par des redoublemens irréguliers semblables à des accès de fièvre intermittente, avec un frisson bien prononcé, et de vives couleurs sur les joues pendant la chaleur. Il semble que cette maladie suppose toujours l'absorption du pus dans le sang. Car lorsqu'il se forme un foyer de suppuration dans des organes dépourvus de vaisseaux lymphatiques, comme dans le cerveau, il n'en résulte jamais une semblable fièvre.

Le traitement roule principalement comme

dans les fièvres lentes, sur la diète blanche, le kina et les toniques. On remédie à la diarrhée colliquative par la poudre de Dover en pilules (N.° 127), aux sueurs par l'acide sulfurique (N.° 30), aux aphtes par les gargarismes de borax (N.° 41).

Je distingue quatre espèces de fièvre hectique :

1. Celles dans lesquelles la *suppuration* est *extérieure*, comme dans les grands ulcères, ou les plaies étendues. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours dans ces cas là entretenir une suppuration abondante. Il faut souvent la réprimer, quand on peut le faire sans irritation. Une des grandes améliorations qu'on ait faites de nos jours dans la chirurgie, est la nouvelle méthode d'amputation en épargnant la peau, pour guérir la plaie par la première intention (1).

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. I, pages 556 et suiv. Il semble que depuis le temps que M. Bell a publié cette méthode, et qu'on la pratique avec le plus grand succès, soit en Angleterre, soit en d'autres pays, elle auroit dû être généralement adoptée. Elle ne l'est cependant point encore en France, au moins à Paris. J'apprends qu'après les amputations, on y continue à panser la plaie avec de la charpie sèche, pour la faire suppurer abondamment; d'où il résulte qu'au lieu de se guérir en quelques jours, comme je l'ai vu, et comme cela arrive presque toujours quand on a soin d'éviter

2. Celles qui tiennent à un *abcès* dans l'intérieur d'un *viscère* du bas-ventre, et principalement du foie. Dans les Indes, où cette maladie est commune, on recommande beaucoup le mercure. Mais dans nos climats, il produit trop aisément la salivation. J'ai lieu de croire que l'acide nitrique qu'on a proposé de lui substituer réussiroit beaucoup mieux.

3. Celles qui tiennent à un *abcès* dans le *tissu cellulaire* qui entoure les viscères du bas-ventre, soit en conséquence d'une colique inflammatoire, soit à la suite de quelque chute, de quelque coup de froid, ou de quelque autre cause accidentelle qui produit une inflammation sourde, locale, et aboutissant néanmoins à un foyer de suppuration dans l'intérieur du bas-ventre. Cette espèce qui a beaucoup d'analogie avec la troisième espèce des fièvres lentes, n'est pas rare. Ici le pus se fait quelquefois jour au nombril, à l'aîne, ou dans le rectum. Il faut autant que possible favoriser cette terminaison, qui est la seule favorable, puisqu'on n'a aucun autre

tout contact des corps étrangers avec la chair vive, cette plaie ne se cicatrise qu'après un long intervalle de tems; et souvent le malade périt par une fièvre hectique qu'on auroit probablement évitée, si l'on avoit adopté le même pansement que pour une légère coupure, c'est-à-dire une simple réunion des parties sans suppuration.

moyen d'aborder l'abcès : la maladie n'exige d'ailleurs qu'un traitement général.

4. Les *abcès lombaires* qui se forment pour l'ordinaire sourdement, sans aucun symptôme préalable d'inflammation, et qui donnent cependant lieu à une grande accumulation de pus dans la fosse iliaque, se terminent aussi par une fièvre hectique, d'autant plus dangereuse, qu'elle ne se manifeste guères que lorsque la maladie est incurable. Si l'on ouvre le dépôt et qu'on donne accès à l'air, le mal empire, les os se carient et le malade meurt plus promptement. C'est pourquoi l'on a proposé de ne donner issue au pus que successivement et par de simples piqûres. — Quelquefois il se fait jour spontanément à l'aîne, ou bien il pénètre tout d'un coup dans la cuisse, qui grossit alors prodigieusement. Dans ce dernier cas, on a une plus grande chance de guérison par un séton.

5.° GENRE.

De la Phthisie.

La *Phthisie* est une maladie fébrile et chronique, dépendant d'un ou de plusieurs foyers d'irritation dans les poumons. Elle diffère des autres fièvres hectiques, avec lesquelles elle a d'ailleurs beaucoup de rapport, par la toux,

l'oppression, les crachats purulens, et souvent teints de sang, qui indiquent clairement quel est l'organe affecté. Les redoublemens sont ici beaucoup plus réguliers, et le frisson par lequel ils s'annoncent, est beaucoup moins violent, et souvent imperceptible. — La phthisie est presque toujours une maladie secondaire, suite de la péricapnémie, de la coqueluche, de l'hémoptysie, d'un simple catarrhe, ou d'une fièvre hectique d'un autre genre. Quelquefois aussi elle est spontanée, sans aucune maladie antécédente.

J'en distingue trois espèces ;

1. Les *Vomiques*, sont des sacs purulens dans l'intérieur du poulmon, qui s'annoncent par les symptômes ordinaires de la phthisie, mais plus violens, avec de plus grands efforts d'expectoration et des crachats décidément purulens et plus abondans, surtout quand la rupture du sac en procure l'évacuation. Alors la maladie est susceptible de guérison par l'affaïssement du sac. Elle l'est aussi par son dessèchement sans rupture. Enfin, la vomique peut rester long-temps indolente, et laisser ainsi de grands intervalles lucides.

2. Les *Tubercules* sont un engorgement des glandes lymphatiques des poulmons, d'abord squirrheux et dur, et ensuite ulcéré et comme

cancéreux. Cette maladie tient pour l'ordinaire à une disposition scrofuleuse. Elle est souvent héréditaire, rarement contagieuse (1), (quoiqu'elle passe pour l'être extrêmement) quelquefois spontanée, presque toujours incurable, mais laissant de longs intervalles lucides, pourvu qu'on évite toutes les causes d'irritation.

3. Les *Phthisies secondaires* sont le dernier terme d'une fièvre hectique, dont le foyer primitif n'est pas dans la poitrine, mais dans l'un des viscères voisins du diaphragme; à l'ouverture, il arrive bien quelquefois que quoique les crachats du malade aient eu une apparence

(1) J'ai vu quelquefois des enfans, dans l'âge de puberté ou au-dessus, devenir phthisiques après avoir soigné un père ou une mère atteints de cette maladie. J'ai vu encore des frères et des sœurs en être atteints les uns après les autres dans une même famille; mais je n'ai jamais vu un mari la prendre de sa femme, ou une femme de son mari, quoique plusieurs de ceux que j'ai soignés couchassent ensemble jusqu'au dernier moment. Je n'ai jamais vu non plus, malgré le contact le plus immédiat et le plus fréquemment réitéré, la maladie se communiquer à des personnes d'une autre famille, dans laquelle elle ne fut pas déjà héréditaire; d'où il résulte ou qu'elle n'est jamais contagieuse, ou que si elle le devient dans certaines circonstances, cette contagion n'affecte que ceux qui y ont déjà une forte disposition.

très-purulente, on ne trouve cependant aucune lésion dans les poumons; la phthisie n'est alors qu'apparente et symptomatique; mais pour l'ordinaire les poumons se trouvent avoir participé à l'affection primitive; et indépendamment du foyer principal qui la caractérise, leurs glandes lymphatiques se trouvent engorgées et en suppuration.

Dans toute phthisie, on peut distinguer trois périodes: 1. celle de *l'irritation*, pendant laquelle les symptômes marquent une affection de poitrine, mais qui n'est encore que locale et sans fièvre; 2. celle de la *fièvre*, pendant laquelle le pouls s'accélère, et l'affection devient générale; et 3. celle de la *colliquation*, qui est caractérisée par la diarrhée, les sueurs nocturnes, les aphtes, l'œdème des extrémités, et une excessive maigreur. Ce n'est guères que dans la première et quelquefois dans la seconde de ces trois périodes, que la phthisie est susceptible de guérison. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont le lait de chèvre, le lait d'ânesse, et ce qui est bien préférable encore, lorsque le malade peut la supporter, la diète blanche absolue, en le privant de tout autre aliment et de toute autre boisson que du lait, les bouillons d'escargots, le lichen d'Islande (N. 88), le lierre terrestre, le kermès minéral,

le foie de soufre (N. 128), la digitale, l'extrait d'aconit, et les toniques non-irritans, comme le kina, l'élixir de vitriol, etc. J'ai vu de bons effets de l'exercice du cheval, de celui de l'escarpolette et des bains froids. J'en ai vu aussi d'une réclusion absolue dans une température douce et uniforme. On a beaucoup recommandé, sous ce point de vue, un séjour long dans une étable de bêtes à corne (1). On a vanté encore les voyages sur mer; on a surtout recommandé pendant l'hiver les climats tempérés du Portugal, de l'Espagne, de l'Italie et des Départemens méridionaux de la France, etc. Mais quoiqu'on fasse, la guérison d'une phthisie bien prononcée, particulièrement de la seconde espèce, est toujours très-difficile, et très-rare. Dans la première, de légers vomitifs fréquemment réitérés, et des fumigations, soit avec de l'eau pure et tiède, soit avec l'æther et la ciguë, ont eu souvent quelques succès. Dans toutes, les anodins qui sembleroient bien indiqués par la toux, et qui en effet sont souvent très-utiles pour la calmer, ne doivent cependant être employés qu'avec beaucoup de réserve, et en très-petites doses.

(1) Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. VI, p. 332.

4.^e GENRE.*Du Marasme.*

Le *Marasme* (*Atrophia*) est un dépérissement, marqué par une excessive maigreur, jointe à beaucoup d'accablement, mais sans fièvre. J'en compte cinq espèces principales :

1. Le *Marasme des petits enfans* à la mamelle, qu'on voit quelquefois sans aucune cause connue dépérir évidemment, prendre une physionomie pâle, ridée et décharnée, qui les fait ressembler à de petits vieillards. Il m'a paru que les enfans nourris par une mère tendre et sensible y sont plus sujets que d'autres. Il y a apparence que cela tient à quelque altération dans le lait, en conséquence de l'affection maternelle, qui trop exaltée, ou mal dirigée, le dénature momentanément. Car pour l'ordinaire, il suffit de donner à l'enfant malade une nourrice plus calme, ou même de le sevrer entièrement, pour lui rendre en peu de jours de la fraîcheur et de l'embonpoint. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que le même lait, qui ne lui profitoit point, se trouve quelquefois convenir très-bien à un autre enfant bien portant, mais pour lequel la mère n'éprouve que de l'indifférence; ou même au bout de quelques jours, lorsque son ame est dans une assiette plus tran-

quille, au sien propre; en sorte qu'un simple échange de nourrice et de nourrisson pendant quelque temps peut souvent suffire pour dissiper, avec le marasme, les alarmes qu'il avoit fait concevoir et qui tendoient nécessairement à l'aggraver. — En général, toutes les fois qu'un enfant à la mamelle dépérit sans aucune cause connue, il y a lieu de croire que le lait de sa nourrice ne lui convient pas; et il faut se hâter, ou de lui donner une autre nourrice, ou de suspendre pendant quelques jours l'allaitement, ou de le sevrer tout à fait.

2. Le *Marasme des vieillards*, qui tient à une espèce particulière de dyspepsie, résultant de la faiblesse, ou plutôt de l'engourdissement dans lequel tombent les personnes d'un âge avancé, surtout après de longs excès de travail, d'étude ou de plaisir, et de l'impossibilité où se trouvent des organes usés de faire de bonnes digestions. — Lorsque cette espèce de marasme est susceptible de guérison, il n'exige qu'une nourriture succulente, facile à digérer, et soutenue de quelques remèdes stimulans, tels que le vin et les aromates, qui puissent rendre à l'estomac et aux intestins le jeu qu'ils ont perdu.

3. Le marasme qui a pour cause prochaine ou efficiente une *affection squirrheuse de l'estomac* ou du *pylore*. Les inquiétudes et le cha-

grin sont les causes occasionnelles les plus fréquentes de cette maladie, qui dure quelquefois bien des années, et est pour l'ordinaire mortelle, par la dégénération du marasme en fièvre lente, ou si le squirrhe s'ulcère, en fièvre hectique. Ses symptômes caractéristiques sont une douleur sourde et constante au creux de l'estomac, avec tumeur et dureté, une constipation opiniâtre, des maux de cœur et des vomissemens après le repas, et une grande maigreur accompagnée d'accablement. La tumeur, qu'on ne sent d'abord, en palpant le malade, que bien profondément, et quelquefois point du tout, devient ensuite saillante et très-reconnoissable au tact, lorsque le squirrhe est bien prononcé; et les vomissemens par lesquels le malade ne rend d'abord que les alimens et la boisson, deviennent enfin *fuligineux*, c'est-à-dire, amènent une grande abondance de matières qui ressemblent à de la suie délayée dans de l'eau. Chaque évacuation de ce genre est suivie d'un redoublement de foiblesse, qui va quelquefois jusqu'à faire mourir subitement le malade, avant que la maladie ait parcouru tous ses périodes. Lorsqu'elle est bien caractérisée par tous ces symptômes, il n'y a plus aucune ressource. Mais lorsqu'elle n'est pas encore bien développée, on guérit quelquefois les malades

qui en sont menacés, en leur donnant de la rhubarbe, de la ciguë et des sels neutres.

4. Le *Marasme mésentérique*, autrement appelé *Carreau*, est une maladie chronique, à laquelle sont particulièrement sujets les enfans mal nourris, et qui ont une disposition scrofuluse. Elle a pour cause efficiente des obstructions dans les glandes du mésentère, obstructions qui empêchent le travail de la nutrition, et produisent ainsi la tuméfaction et la dureté du bas ventre, des douleurs de colique, de la diarrhée, des vers, des vomissemens, avec de la pâleur et de la maigreur; symptômes qui, si la maladie ne se guérit pas, dégénèrent tantôt en hydropisie par l'inertie des vaisseaux lymphatiques, et le manque d'absorption qui en résulte, tantôt en fièvre lente et en fièvre hectique par la suppuration des glandes engorgées du mésentère, souvent enfin en phthisie par une affection analogue et secondaire des glandes du poulmon. — Quoique très-dangereuse, cette maladie est souvent, (pourvu que le mal ne soit pas trop avancé), susceptible de guérison, par une bonne nourriture, des frictions sur le ventre, du syrop magistral, du lierre grimpant, tant en poudre qu'en infusion, et surtout un long usage de rhubarbe et de calomel en doses laxatives; en purgeant en outre

le malade , de quatre en quatre jours , d'une manière plus active , avec du séné et quelque sel neutre.

5. Le *Marasme sans cause apparente* est toujours suspect d'avoir été produit par des excès vénériens, et surtout par la masturbation. C'est ce que les Anglais appellent une *consomption dorsale*, parce que les maux de reins sont, avec la considération de la cause, le principal symptôme qui la distingue des autres espèces. — Les remèdes les plus efficaces sont une nourriture douce et fortifiante, telle que les bouillons et les gelées de salep, le kina, les martiaux, les bains froids, joints à l'abstinence des plaisirs vénériens, et de tout ce qui en provoque le désir, surtout la cessation des mauvaises habitudes qui les remplacent.

Si le malade est tourmenté par des pollutions; il conviendra de le faire coucher sur la dure, et sur le côté plutôt que sur le dos, et de lui donner trois ou quatre fois le jour, particulièrement le soir, une bonne cuillerée à café d'un électuaire composé de nitre et de conserve de roses (N.º 75).

II.º ORDRE.

Des Intumescences.

Le second ordre des cachexies est celui des

Intumescences ou gonflemens extraordinaires d'une partie extérieure et considérable du corps. Ce gonflement n'est palpable que sous la peau ou dans le bas ventre. Il peut être produit par une grande surabondance, ou accumulation non-naturelle de graisse, d'air, ou d'eau, ou par une grande augmentation dans le volume des viscères. Delà, quatre genres de maladies ; 1. l'*Obésité*, ou intumescence produite par une accumulation de graisse ; 2. la *Tympanite*, ou intumescence produite par une accumulation d'air dans la capacité du bas ventre ; 3. l'*Hydropisie*, ou intumescence produite par un épanchement de sérosités dans le tissu cellulaire subcutanée, ou dans l'une des cavités ; 4. les *Obstructions* ou l'intumescence produite par une augmentation de volume de l'un des viscères du bas-ventre.

1.^{er} GENRE.*De l'Obésité.*

L'*Obésité* (ou l'*Embonpoint*), qui a pour cause ordinaire la bonne chère et l'indolence, ne peut être guérie avec sécurité que par l'exercice et la sobriété. Il faut la réunion de ces deux moyens. L'exercice seul ne feroit qu'aggraver la maladie, en augmentant l'appétit. Quant aux remèdes, je n'en connois aucun

d'efficace , qu'au risque de produire une maladie beaucoup plus dangereuse. On a beaucoup vanté, dans cette espèce d'infirmité, les frictions, genre d'exercice passif, dont les anciens faisoient un grand usage, qui est encore fort en vogue dans l'Inde, et qui me paroît en effet ne pouvoir être trop recommandé aux personnes qui ont un embonpoint excessif (1); mais il est rare qu'on puisse obtenir d'elles de les faire avec toute la régularité et la persévérance qu'exigeroit un pareil moyen de guérison.

2.^a GENRE.

De la Tympanite.

La *Tympanite* est un gonflement extraordinaire, élastique, et général, du ventre, qui devient extrêmement tendu et résonne comme un tambour quand on le frappe. Ce gonflement est produit par la dilatation de l'air contenu dans la totalité du canal alimentaire, et il est communément accompagné de douleurs de colique et de maux de cœur. — Dans les maladies fébriles, il survient fréquemment un gonflement semblable du ventre, qui porte alors le nom de *météorisme*. Ce n'est qu'un symptôme de la maladie; mais qui pour-

(1) Voy. la *Bibl. Brit., Sc. et Arts*, Vol. XLIV. p. 83.

tant mérite quelquefois, par sa permanence et son intensité, plus d'attention que la maladie principale. Ce sont surtout les femmes en couche qui y sont sujettes. Delà deux espèces de tympanite.

1. La *T. idiopathique* ou *stercorale*, est une maladie grave et communément mortelle. Elle commence pour l'ordinaire par une constipation opiniâtre, bientôt suivie du gonflement qui caractérise la tympanite, puis de douleurs dans tout le ventre, accompagnées de fréquens vomissemens. Le malade rend les alimens, les boissons, les remèdes qu'on lui donne, et jusqu'à des matières fécales. Il survient enfin des symptômes de gangrène, un pouls très-foible et presque nul, les extrémités froides, un grand accablement. Ces symptômes se terminent promptement par la mort, sans aucun indice préalable de fièvre ou d'inflammation. Cette maladie est presque toujours produite par quelque obstacle insurmontable à l'expulsion des matières. C'est le dernier période d'une colique stercorale. Le seul moyen de guérison est l'évacuation des intestins par un purgatif sûr, et qui ne provoque pas le vomissement, tels que l'huile de ricin, ou les pilules de Pringle (118); ou par des lavemens ou des

suppositoires fort actifs, ou enfin, par l'entérotomie que j'ai vu faire avec succès (1).

(1) C'étoit sur une malade, âgée de 70 ans, qui, après une diarrhée de quelques mois, se trouva constipée au point que les purgatifs les plus forts furent sans effet; le ventre se tendit et devint douloureux. Il survint enfin des symptômes très-prononcés de gangrène, et une mort prochaine sembloit inévitable. Dans cette extrémité, nous résolûmes de tenter l'opération, et elle réussit. M. Fine, qui la pratiqua, fit une incision dans la partie de l'abdomen qui étoit la plus saillante. Il retint ensuite l'intestin à la surface de la plaie en passant au travers du mésentère un fil qu'il assujettit sur les côtés du ventre par des bandelettes d'emplâtre agglutinatif. Il ouvrit enfin l'intestin par une incision assez longue pour donner issue aux matières fécales, qui en sortirent en abondance. La tension et les symptômes de gangrène diminuèrent d'abord et cessèrent entièrement peu de jours après. L'intestin contracta bientôt avec les bords de la plaie des adhérences qui rendirent le fil inutile. Il s'y forma un anus artificiel, par lequel les matières fécales sortoient, non pas continuellement, comme nous nous y étions attendus, mais une ou deux fois par jour seulement, et avec un sentiment de besoin préalable qui donnoit à la malade le temps de préparer le petit pansement nécessaire pour ne pas se salir. A cette incommodité près, elle fut pendant plus d'un an assez bien pour aller et venir, et faire toutes ses fonctions. Alors elle devint hydropique et mourut; à l'ouverture on trouva une tumeur fort dure, qui comprimoit l'intestin rectum à son origine, et l'oblitéroit entièrement.

2. La *Tympanite puerpérale* est quelquefois le symptôme principal des fièvres bilieuses malignes ; mais les femmes en couche y sont plus particulièrement sujettes , soit dans le cours d'une fièvre puerpérale ou bilieuse , soit indépendamment d'aucune affection inflammatoire ou fébrile. Elle commence dans ce dernier cas par de la diarrhée et des maux de cœur , bientôt suivis d'un météorisme permanent et tel que le ventre est beaucoup plus gros après l'accouchement qu'avant. Dans un cas de cette espèce , qui se termina par la mort , et où j'obtins l'ouverture , je ne trouvai qu'un gonflement extraordinaire des intestins qui étoient d'un calibre énorme. Le colon étoit tout bosselé ; en le piquant , on ne faisoit cesser le gonflement qu'en partie. Il n'y avoit d'ailleurs aucun épanchement , comme on en voit constamment dans les fièvres puerpérales ; il y avoit quelques points gangréneux çà et là , mais peu de phlogose apparente. L'ipécacuanha n'a pas sur cette maladie la même prise que sur les fièvres puerpérales. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont les frictions faites avec de la glace sur le ventre , les fomentations , et les lavemens avec une décoction de camomilles et du vinaigre , enfin le kina et la rhubarbe en poudre ou en infusion avec de l'eau de chaux (N.° 129).

Lorsqu'à la diarrhée succède la constipation, la magnésie calcinée m'a paru aussi avoir de bons effets.

La tympanite n'est pas la seule intumescence aérienne et palpable. Lorsque par une blessure du poumon, l'air pénètre de la poitrine dans le tissu cellulaire de la peau, il en résulte une enflure élastique et générale, qu'on appelle l'*Emphyseme*, mais que je n'ai jamais vue. — Il arrive aussi quelquefois, je ne sais comment, que la matrice se remplit d'air au point de grossir considérablement, de faire saillie au-dessus du pubis comme dans une grossesse, et de rendre des vents quand on la comprime. C'est ce qu'on appelle *Physomètre*: je n'en ai vu qu'un seul exemple. La malade se guérit par le tartre émétique.

5.° GENRE.

De l'Hydropisie.

Les *Hydropisies* ou intumescences aqueuses sont des maladies très-communes. On en compte sept genres qui, vu l'analogie qui existe entre ceux d'entr'eux qui sont l'objet ordinaire de la pratique, et l'identité du traitement qu'ils exigent, peuvent se réduire à un seul. Ce sont :
1. l'*Anasarque*, dans lequel l'épanchement se fait dans le tissu cellulaire, sous la peau, qui

retient alors l'impression du doigt : 2. l'*Hydrocéphale externe*, dans lequel la tête est d'une grosseur énorme, par l'écartement des sutures, en conséquence de l'accumulation d'une grande quantité de sérosité dans le cerveau, tantôt entre le crâne et les meninges, tantôt dans les ventricules même (1), mais d'une manière plus lente et plus graduelle, que dans l'*hydrocéphale interne et comateux*, dont j'ai parlé ci-dessus. Cette maladie est ordinairement un défaut de naissance; ainsi que la suivante : 3. l'*Hydrorachitis* ou *spina bifida*; c'est une espèce d'*hydrocéphale interne*, dans

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* vol. XXVI, p. 155, où j'en cite un exemple. C'étoit un enfant de 18 à 20 mois, dont la tête avoit acquis, par l'écartement des sutures, un volume au moins triple de l'état ordinaire : à l'ouverture, nous trouvâmes que cette monstrueuse dilatation étoit produite par un épanchement prodigieux dans les ventricules, lesquels s'étoient convertis en un sac énorme, d'une consistance très-ferme et semblable à celle d'un cuir fort épais. La maladie avoit commencé dans cet enfant par des symptômes d'*hydrocéphale interne*, survenus avant la réunion complète des sutures. Elle avoit d'abord paru se guérir par l'usage des remèdes que lui administroit son médecin, M. le Dr. Coindet; mais il n'avoit fait que pallier le mal : la tête grossit peu à peu, les symptômes convulsifs recommencèrent, et allèrent en s'aggravant jusqu'à la mort.

lequel la sérosité se fait jour le long de la moëlle épinière jusqu'aux vertèbres lombaires, où elle forme une tumeur molle. Si on se hasarde à l'ouvrir, l'enfant meurt, dit-on, à l'instant même : 4. l'*Hydrothorax* ou *hydropisie de poitrine*, dans laquelle l'épanchement se fait entre la plèvre et les poumons, ou dans le tissu même des cellules aériennes ; les symptômes qui le caractérisent sont l'oppression, l'irrégularité du pouls, un sommeil fréquemment interrompu par des soubresauts et des palpitations, une grande difficulté à se coucher la tête basse, joints à des urines troubles et peu abondantes, à la pâleur du visage et à l'œdème des extrémités. Lorsque l'épanchement se borne au péricarde, comme cela arrive quelquefois, les palpitations sont plus fréquentes, et l'irrégularité du pouls plus prononcée. Mais il est rare que l'*hydropisie du péricarde* ne soit pas compliquée avec l'*hydropisie de poitrine* proprement dite ; et elle ne peut jamais en être distinguée avec certitude (1) : 5. l'*Ascite*, ou

(1) L'*hydropisie de poitrine*, non plus que celle du péricarde, ne produit point d'intumescence extérieure, visible ou palpable ; c'est pourquoi elles devroient, suivant les règles de la nosologie, être placées ailleurs. Mais l'analogie qui existe entre ces maladies et les autres *hydropisies*, ne permet pas de les en séparer.

hydropisie du bas-ventre, dans laquelle le gonflement qu'elle produit se distingue de celui de la tympanite par son manque d'élasticité, et par la sensation de fluctuation qu'on éprouve en frappant la tumeur avec les deux mains : 6. l'*Hydromètre*, ou *hydropisie de matrice*, caractérisée par une tumeur graduellement croissante à l'hypogastre, molle, avec fluctuation, et sans aucun des symptômes qui caractérisent une affection de la vessie. Si elle se complique avec une grossesse, elle produit pour l'ordinaire l'avortement, qui se fait avec une grande évacuation d'eaux : 7. l'*Hydrocèle* ou *hydropisie des testicules*, caractérisée par une tumeur indolente, molle et transparente du scrotum avec fluctuation.

De ces sept genres, il y en a trois dont je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'ils sont très-rares, et pour l'ordinaire incurables par les remèdes, savoir l'hydrocéphale externe, l'hydrorachitis et l'hydromètre. Les quatre autres sont des maladies très-fréquentes, souvent incurables, mais souvent aussi susceptibles de guérison, et qui ont entr'elles un rapport assez immédiat pour exiger le même traitement, quelque diversité qu'il y ait dans les causes qui les produisent. C'est pourquoi il seroit assez inutile et très-difficile de les distinguer en différentes

espèces, soit d'après ces causes, soit d'après la nature des symptômes. L'expérience a démontré que dans la plupart des hydropisies, la considération de la cause doit être laissée de côté pour ne s'attacher qu'à l'effet; quitte à y revenir pour l'attaquer vigoureusement, lorsque l'hydropisie est guérie.

Or, deux méthodes principales ont été imaginées pour remédier à l'épanchement qui constitue tous les différens genres d'hydropisie. Toutes deux ont pour but de favoriser le repompement de la sérosité épanchée, en augmentant extraordinairement les sécrétions séreuses; et cela se fait ou par des purgatifs drastiques, qui, parce qu'ils produisent une grande évacuation d'eau par les selles, s'appellent des *hydragogues*, ou par des *diurétiques*, qui augmentent beaucoup la sécrétion des urines. Chacune de ces deux méthodes a eu ses partisans. Cependant le traitement par les hydragogues est aujourd'hui presque complètement abandonné par les médecins instruits; quant à moi j'en ai peu d'expérience. Persuadé que la plupart des malades sont trop épuisés ou par la maladie antécédente, ou par l'hydropisie elle-même, pour pouvoir les supporter, je n'ai presque jamais employé les purgatifs pour le traitement des hydropiques, ou du moins je n'ai

employé que ceux qui, sans agir excessivement sur les intestins, ont en même temps un effet diurétique assez marqué. Je m'en suis tenu aux diurétiques et je vais indiquer successivement ceux qui m'ont le mieux réussi.

1. Je mets au premier rang les feuilles de la *digitale* pourprée. On peut employer ce remède en décoction, en infusion, en teinture, ou en poudre. C'est sous cette dernière forme que je la donne le plus fréquemment dans l'hydropisie. En grande dose, elle produit des symptômes nerveux que plusieurs médecins croient nécessaires pour qu'elle ait tout son effet, mais qu'il m'a toujours paru plus prudent d'éviter, et qu'il seroit certainement dangereux d'entretenir long-temps. Le plus remarquable est un ralentissement subit du pouls, qui tombe quelquefois tout d'un coup à trente ou quarante pulsations par minute. Je l'ai vue aussi donner des angoisses inexprimables, par fois de la diarrhée, et dans deux ou trois cas, de l'assoupissement. Mais ces effets cessent bientôt si l'on suspend le remède ou qu'on en diminue la dose; et pour l'ordinaire il ne produit aucun de ces effrayans symptômes lorsqu'on ne le donne qu'à la dose d'un ou deux grains, quatre fois par jour. A cette dose cependant, la digitale opère sur les urines, les rend claires, et augmente

leur sécrétion beaucoup plus promptement, plus puissamment et d'une manière beaucoup plus permanente que les autres diurétiques.

2. Après la digitale, le remède qui réussit le mieux est la *squille* (oignon d'une grande et belle plante liliacée qui croit sur les bords de la mer Méditerranée); on peut l'employer en poudre (N.º 55); mais sous cette forme elle a l'inconvénient de donner de la diarrhée et des nausées. Le vinaigre et le vin scillitiques sont en général plus faciles à supporter. J'emploie le vinaigre de deux manières, ou par gouttes, en doses graduellement augmentées, ou plus ordinairement, saturé avec le *sel de tartre* (*carbonate de potasse*), et alors on peut le donner en doses beaucoup plus fortes.

3. Même le *vinaigre* ordinaire saturé de la même manière, ce qui forme de la *terre foliée de tartre*, (*acétite de potasse*), est un très-bon diurétique qu'on peut donner par cuillerées à soupe plusieurs fois par jour dans un véhicule convenable (N.º 56).

4. Un autre remède que j'employois beaucoup autrefois, et avec un grand succès, étoit les *pilules de Bacher*. Il paroît d'après la recette qu'en a publiée ce médecin, que la base du remède étoit l'extrait d'ellébore noir; quand nous avons voulu préparer cet extrait, en suivant exactement le procédé

recommandé, il ne nous a pas réussi ; c'est pourquoi nous faisons venir de Paris même, l'extrait ou les pilules toutes faites : pendant quelques années, nous nous en sommes bien trouvés. Elles avoient l'avantage de n'exciter aucun mal de cœur, de produire un effet laxatif qu'on pouvoit modérer à volonté, et d'agir assez efficacement, non-seulement sur les urines, en les rendant très-abondantes et très-claires, mais encore sur les accidens spasmodiques qui accompagnent souvent l'hydropisie, particulièrement celle de poitrine : malheureusement ce remède ne réussit plus aujourd'hui aussi bien que dans sa nouveauté. Il y a apparence qu'il n'est plus préparé avec le même soin, ou plutôt que la racine que l'auteur fait venir, à ce qu'il paroît, de la Suisse ou de l'Allemagne, et qu'on lui donne pour de l'ellébore noir, n'est plus la même. Quoiqu'il en soit, nous employons encore fréquemment ces pilules, telles qu'elles sont, et quelquefois avec succès.

5. J'emploie très-souvent aussi, surtout dans les cas où le pouls est plein, fort et fréquent, un mélange de *crème de tartre et de nitre*, en petites doses, répétées plusieurs fois par jour. (N.° 130).

6. La *crème de tartre seule* donnée en grandes doses, dans du bouillon, et combinée avec un quart de borax, réussit encore

quelquefois très bien. C'est un purgatif hydragogue, mais peu irritant, et qui agit en même temps sur les urines. Il favorise au moins beaucoup l'effet des autres diurétiques. — 7. Quand il y a une disposition trop grande à la diarrhée, ou aux vomissemens pour employer ceux dont je viens de parler, j'ai recours à une infusion de *cascarille*, de *scordium* et de *vincetoxicum* (N.° 151), qui m'a, dans bien des cas de ce genre, réussi admirablement et qui n'a jamais aucun inconvénient. — J'ai vu aussi quelques bons effets, 8. d'une émulsion faite avec les semences de *bardane* (146), 9. de l'infusion des feuilles d'*arum* ou *pied de veau*, fraîches; — 10. de celles du *cassis* ou *groseiller noir*; 11. de la seconde écorce de *berberis* ou *épine-vinette* (N.° 152), ou 12. de la décoction des cinq *racines apéritives*, l'ache, le persil, le fenouil, le houx et l'asperge. 13. Dans les cas de grande atonie, la *teinture de mars*, a quelquefois des effets diurétiques très-marqués. — 14. Les *cloportes* ont eu une grande réputation. Je n'en ai jamais vu aucun effet si ce n'est peut-être lorsqu'elles étoient fraîches, pilées et données en suc dans du bouillon. — La *teinture volatile de cuivre*, a été recommandée par Boerhaave, et j'en ai vu de bons effets dans l'hydropisie de poitrine, mais je soupçonne

qu'elle agit plutôt là comme antispasmodique que comme diurétique.

Dans toutes les hydropisies bien prononcées, quelle que soit leur cause, j'essaie successivement tous ces remèdes, jusqu'à ce que j'en trouve un qui ait l'apparence de réussir. Je le continue long-temps de suite, jusqu'à ce que, les urines devenant beaucoup plus abondantes que la boisson, le malade soit complètement désenflé. Alors je termine la cure par quelques toniques, tels que le kina et les martiaux, ou par un traitement relatif à la cause de la maladie, si elle subsiste encore.

Mais les diurétiques ne réussissent guères que dans les cas où l'épanchement est accompagné d'une diminution sensible dans les urines. Lorsque celles-ci sont abondantes, ou que leur diminution n'est que secondaire et ne paroît avoir eu que peu d'influence sur la production de l'épanchement, les diurétiques sont pour l'ordinaire dans ces cas là inutiles ou insuffisans; il faut se tourner d'un autre côté, reprendre par exemple au préalable la cause en considération, et l'attaquer par des remèdes convenables, si elle est susceptible de guérison. C'est ainsi qu'on dissipe l'anasarque produit par une maladie éruptive, en ramenant le cours des fluides à la peau par des diaphorétiques secondés par la

réclusion. De même dans celui qui est produit par la disparition subite du lait, si l'on peut par la succion d'un enfant ou d'un chien, ou par des sinapismes sous les aisselles, ou par quelque autre moyen, ramener le lait dans les seins, on guérit l'anasarque. C'est ainsi encore, que dans certains cas d'hydropisie compliquée avec un état de pléthore qui quelquefois la produit et l'entretient, on a vu de petites saignées, ou ce qui est bien moins dangereux, l'application de quelques sangsues au fondement ramener les urines et dissiper l'enflure; mais pour pouvoir avec sécurité avoir recours à de pareils moyens, il faut que la pléthore soit bien caractérisée, non-seulement comme symptôme concomitant, mais comme cause principale de la maladie.

Il arrive quelquefois que dans les cas même où les diurétiques sont le genre de remèdes sur lequel on peut le plus compter pour l'absorption des sérosités épanchées, leur effet est si lent, si incomplet, si gêné par la compression que produit sur tous les organes voisins une grande accumulation d'eau, qu'on se voit forcé, ne fût-ce que pour le soulagement du malade, à donner à ces sérosités une issue à l'extérieur. C'est ainsi que dans l'anasarque, lorsque la peau est trop tendue par la sérosité

contenue dans le tissu cellulaire pour pouvoir l'en expulser par son élasticité et sa force tonique, on a recours aux *vésicatoires* et aux *scarifications*, qui par la grande évacuation séreuse et la détente de la peau qui en résultent, deviennent quelquefois des moyens de rendre aux remèdes curatifs leur efficacité. Mais ces moyens ne sont pas sans danger, et il faut quand on les emploie être sur ses gardes contre la gangrène, qui en est souvent la conséquence. C'est ainsi encore que dans l'ascite, lorsque la tension et l'extrême gonflement du ventre rend tous les remèdes inutiles, lorsque l'oppression qui en résulte devient insupportable, et lorsqu'on sent bien distinctement la fluctuation, on a recours à la *ponction*, qui ne manque jamais de soulager extrêmement le malade; car on le débarrasse communément par là d'une énorme quantité d'une sérosité visqueuse, à demi gélatineuse, et coagulable comme un blanc d'œuf par la chaleur. Il est souvent à la vérité nécessaire de revenir fréquemment à cette opération, parce que le sac ne tarde pas à se remplir de nouveau, mais souvent aussi elle favorise l'effet des remèdes en faisant cesser la compression; et j'ai vu plusieurs malades guéris par ce moyen, ce qui me fait présumer que dans bien des cas où il n'a servi que de

palliatif et a manqué comme moyen de guérison, c'est parce qu'on y a eu recours trop tard. C'est particulièrement dans les cas d'*hydropisie enkystée* que la ponction est nécessaire, lorsque la sérosité est épanchée dans un kyste, sac ou cavité non-naturelle, fermée de tous côtés. Or, dans ces cas là même qui paroissent plus que tout autre de nature à résister à l'effet des remèdes, j'ai vu la ponction devenir un moyen de guérison, sans doute par l'affaissement des parois du sac qui, contractant entr'elles des adhérences, oblitéroient entièrement par là la cavité.

On a aussi recours à la ponction dans l'*hydroële*, espèce d'*hydropisie enkystée*, dans laquelle le sac est une cavité naturelle. Mais ici après qu'on l'a vidé par la ponction, on peut l'oblitérer par une inflammation légère et superficielle qui fait adhérer ses parois, et qu'on excite ou par des injections faites avec un vin spiritueux ou par un séton : c'est ce qu'on appelle la *cure radicale*. On a quelquefois hasardé avec succès des moyens analogues dans les *hydropisies enkystées* du bas ventre. Mais ces moyens de guérison sont toujours ici très-dangereux par l'inflammation du péritoine et des intestins qui peut en être la conséquence.

4.^e GENRE.*Des Obstructions (Physconia).*

Le dernier genre d'intumescence que nous ayons à examiner, c'est celui des *intumescences solides* produites par l'augmentation du volume des viscères, augmentation qui, quand elle est considérable, se manifeste au-dehors par une saillie marquée du bas ventre, ou est au moins susceptible d'être palpée. C'est ce qu'on appelle des *obstructions (Physconia)*. Tous les viscères abdominaux y sont sujets; mais ce n'est que par l'ouverture des cadavres qu'on peut se faire une juste idée des différentes affections de ce genre dont ces viscères sont susceptibles. Voici les apparences que j'ai observées dans chacun d'eux.

J'ai vu le *foie* obstrué de trois manières;
1. par une simple *augmentation de volume*, sans aucune altération dans sa texture ou sa substance. Cette augmentation est souvent très-considérable. Dans ces cas là, on sent le bord extérieur du grand lobe fort bas au-dessous des côtes; le petit lobe recouvre la plus grande partie de l'estomac; et s'étend presque jusques dans l'hypocondre gauche. Il en résulte un sentiment de gêne et de plénitude dans ces parties, de l'oppression, de la toux, souvent des

digestions difficiles. Cette espèce d'obstruction du foie est la plus commune. On l'observe souvent après les fièvres, et après le rhumatisme aigu. Elle est aussi quelquefois spontanée, surtout dans les pays chauds et après de vives affections de l'ame. Elle est pour l'ordinaire susceptible de guérison, tant par les remèdes que par une autre maladie. Je l'ai vue disparaître complètement dans un hydrocéphale. L'hydropisie de poitrine présente souvent l'apparence d'une semblable obstruction, par le refoulement du diaphragme qui pousse le foie au-dessous des côtes beaucoup plus bas que dans l'état de santé (1); 2. par *épanchement de lymphe* coa-

(1) J'ai vu un homme que je croyois atteint d'une hépatite chronique, parce qu'il étoit depuis long-tems en fièvre lente, et qu'en le palpant, on sentoit évidemment une tumeur considérable dans la région du foie. Il avoit beaucoup d'oppression; mais son pouls étoit régulier, ses urines naturelles et abondantes, et sa physionomie n'annonçoit aucune disposition leucophlegmatique. Il mourut, et à l'ouverture je trouvai le foie et les autres viscères de l'abdomen parfaitement sains; mais les cavités de la poitrine, particulièrement du côté droit, étoient remplies d'une énorme quantité d'eau; et c'est ce qui m'avoit fait illusion, parce que le poids de cette eau sur le diaphragme refouloit le foie au-dessous des côtes, de manière à le rendre beaucoup plus saillant que dans l'état naturel. *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXVIII, p. 66, n.

gulable, sous la forme d'une substance homogène, blanche, un peu onctueuse, semblable à du fromage, souvent fort dure, et presque cartilagineuse, répandue en morceaux de différentes grosseurs, épars çà et là, tant dans l'intérieur du foie qu'à la surface, qui en est pour l'ordinaire bosselée, et susceptibles d'être facilement détachée de la cavité qu'ils se sont creusée. Les bords et les parois de ces cavités sont plus durs que le reste du viscère, qui est lui-même en ces cas là presque toujours désorganisé, soit par une extrême augmentation de son volume, soit par une couleur plus fauve, soit par un tissu plus grenelé. Je regarde cette obstruction, qu'on qualifie de *squirreuse*, comme incurable. Quand elle est bien prononcée et qu'on palpe le malade, elle donne au tact la sensation de plusieurs corps durs et circonscrits, dans l'hypocondre. 3. Par *hydatides*, ou sphères membraneuses, de la grosseur d'un grain de raisin, détachées les unes des autres, très-minces et parfaitement transparentes, remplies d'un fluide extrêmement limpide, mobile dans tous les sens et spontanément. Ce sont autant d'animaux, vivans long-temps après la mort de l'individu qui les porte, contenus dans une capsule sphérique, dure, élastique, dans les tuniques de laquelle on trouve souvent une grande quan-

tité de tuf friable et blanc, semblable à celui qui se dépose dans les articulations des goutteux. Ces capsules adhèrent à la surface du foie, et sont plus ou moins enfoncées dans son parenchyme. Lorsqu'on les ouvre, toutes les hydatides, et il y en a des milliers dans une seule capsule, se gonflent, se mettent en mouvement, et occupent un volume beaucoup plus considérable. Quelquefois la capsule, quoique grande, ne renferme qu'une seule hydatide, entièrement remplie d'eau. Cette hydatide grossit, et peut occasionner ou une mort subite par la rupture de son enveloppe, ou une *hydropisie enkystée*. — Ce n'est pas seulement dans le foie que s'engendrent les hydatides, j'en ai vu dans le cerveau et dans la poitrine; mais c'est surtout dans le foie, dans les reins, dans les ovaires et dans la matrice, comme je le dirai bientôt, qu'on en trouve. Il est vraisemblable qu'elles sont toujours incurables.

Je n'ai vu le *pancréas* atteint que d'une seule espèce d'obstruction; c'est un véritable squirre tuberculeux, comme ceux des poumons, très-dur et souvent ulcéré, pour l'ordinaire avec une grande augmentation de volume. Cette affection du pancréas produit communément le *pyrosis* ou *fer chaud*, qu'on voit cependant aussi dans d'autres affections indépendantes de cet organe.

La *rate* m'a paru susceptible de deux sortes d'obstructions ; l'une par une *augmentation de volume*, quelquefois excessive et facile à reconnoître au tact ; l'autre par un *racornissement* dur et squirreux qui ne s'aperçoit que dans certaines positions. Aucune ouverture ne m'a présenté cette dernière espèce ; mais je l'ai quelquefois sentie en palpant le malade. La première est très-commune après les fièvres ; l'une et l'autre ne produisent que peu de symptômes de maladie, et sont susceptibles de guérison.

L'*estomac* est fréquemment affecté de *squirmes* assez considérables pour être palpés. C'est un épaississement circonscrit et à peu près circulaire de ses membranes, dans une partie seulement de l'organe, le plus souvent au pylore, mais quelquefois aussi dans les parois antérieure et latérale. La partie squirreuse est dans certains cas presque aussi dure que de la corne. Le vomissement fuligineux est le symptôme le plus caractéristique de cette maladie. Lorsque le squirre est au pylore, il s'étend un peu sur le duodenum. A cela près, je n'ai vu aucune autre partie du canal alimentaire être affectée d'une obstruction semblable. Le calibre du *colon* et même celui des intestins grêles, quoique plus rarement, est quelquefois très-

resserré, et leurs membranes se trouvent épaissies en conséquence de ce rétrécissement, mais sans aucune apparence de squirre. J'ai eu connaissance d'un ou deux malades atteints d'une affection semblable au rectum, mais je n'ai été appelé à en soigner aucun; elle est, dit-on, susceptible de guérison par la compression.

Le *mésentère* est quelquefois obstrué par l'*engorgement des glandes* lymphatiques. On ne peut pas toujours s'en assurer en palpant le malade; pour l'ordinaire, cet engorgement ne produit qu'une tuméfaction générale: j'en ai parlé en traitant du marasme.

L'*Épiploon* est quelquefois le siège de tumeurs plus ou moins considérables du genre des *stéatomes*. Ces tumeurs sont communément flottantes, ou du moins très-mobiles. Elles sont susceptibles d'une guérison spontanée. J'en ai vu de très-grosses disparaître entièrement d'un jour à l'autre.

Les *reins* sont assez fréquemment affectés d'obstructions hydatidées; mais ces *hydatides* sont rarement vivantes. J'en ai vu de deux espèces; 1. de grandes capsules immobiles, solitaires, assez dures et élastiques, remplies d'une sérosité limpide et coagulable, adhérentes à la surface de l'organe, dont la structure n'est point altérée; 2. toute la substance même des

reins convertie en poches sphériques, contiguës les unes aux autres, remplies d'une eau limpide, semblables à des grappes de raisins, et séparées par des cloisons dures, élastiques et tapissées d'un enduit calcaire. Quand les reins sont ainsi affectés, leur volume grossit pour l'ordinaire prodigieusement, de manière à être facilement palpé. Et quoique toute la substance de l'organe soit convertie en poches pareilles, il n'en fait pas moins bien ses fonctions, ces obstructions ne produisant que des symptômes généraux d'irritation et de marasme, dont la cause est toujours fort obscure pendant la vie du malade.

Les *Ovaires* sont encore plus fréquemment convertis en une *obstruction hydatidée* de la même espèce. Quand on ouvre ces hydatides, on les trouve ordinairement, à l'intérieur, et particulièrement autour de leur base, c'est-à-dire, près de l'ouverture par laquelle elles communiquent entr'elles, ou adhèrent aux compartimens qui les séparent, garnies d'autres hydatides plus petites, dans lesquelles il s'en trouve d'autres disposées de la même manière, dans celles-ci d'autres encore, et ainsi de suite. Quand la maladie suit son cours, l'une de ces poches devient d'une grosseur énorme qui remplit tout le bas-ventre, et produit une *hydro-*

pisie enkystée. — Outre l'obstruction hydatidée de l'ovaire, j'en ai vu une autre espèce dans laquelle cet organe avoit tellement augmenté de volume qu'il remplissoit une grande partie de la capacité du bas-ventre, sous la forme d'une *masse solide et homogène*.

Les *Trompes de Fallope* sont quelquefois prodigieusement dilatées par une *conception extra-utérine*, et si l'enfant meurt sans rompre son enveloppe, rupture qui produit pour l'ordinaire une mort subite, ou sans se faire jour au dehors par un abcès, ce dont on a quelques exemples, il se dessèche dans la poche qui le contient, et il n'en résulte pour la mère qu'une tumeur indolente à l'aîne, qui n'empêche pas même une seconde grossesse (1).

(1) J'ai consigné dans la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XI, p. 318, un cas de ce genre très-remarquable, tant par l'extrême danger dans lequel se trouvoit la malade, que par la sagacité avec laquelle M. Jurine en découvrit la cause, et par l'issue de la maladie. C'étoit une jeune femme enceinte de quatre mois; elle éprouvoit de cruelles douleurs, produites par les mouvemens de son enfant, qui, placé hors de la matrice, menaçoit de rompre son enveloppe. On fut sur le point de faire l'opération césarienne. Heureusement elle ne fut pas nécessaire, parce que l'enfant mourut. Les douleurs cessèrent, et la malade se rétablit. L'enfant s'est desséché dans la poche qui le renferme. Quoique 14 ans se

Enfin, *la matrice* est susceptible d'obstructions extérieures, ou intérieures. Celles qui se trouvent à l'*extérieur*, consistent en une tumeur squirreuse, adhérente au fond ou aux parois de la matrice, et qui grossit quelquefois énormément, quelquefois même s'ulcère; mais cet accident n'arrive guères que lorsque la tumeur est latérale et près de l'orifice. Quelquefois ces ulcères, ainsi que ceux de la matrice elle-même, obstruent l'orifice des urètres à leur entrée dans la vessie, et alors ces conduits se dilatent et grossissent énormément: j'en ai vu qui ressembloient à l'un des gros intestins.

— Les obstructions *intérieures* consistent en une tumeur aqueuse, polypeuse, ou osseuse, qui remplit la capacité de la matrice. Les *tumeurs aqueuses* qui constituent ce qu'on appelle l'*hydromètre*, ou *hydropisie de matrice*, appartiennent ordinairement au genre des hydatides; elles se guérissent spontanément par une grande évacuation d'eaux, en conséquence de la rupture subite des membranes qui les contiennent. Les *tumeurs polypeuses* sont des excrescences de la nature des *sarcomes*, qui partant

soient écoulés dès lors, on le sent encore distinctement à l'aîne, en palpant la mère, qui se porte fort bien, et qui depuis a fait un autre enfant, dont elle est accouchée à terme, très-naturellement.

du fond ou des parois de la matrice par une base étroite, se prolongent et se font jour au travers de son orifice dans le vagin. Elles sont susceptibles de guérison par une opération de chirurgie qui consiste à les flétrir et à les détacher de la matrice par une ligature faite à leur base. Les *tumeurs osseuses* sont des concrétions dures et de la nature des os, creuses ou solides, qui se forment, je ne sais comment, dans l'intérieur de la matrice, et qui sont incurables.

Telles sont les différentes espèces d'obstructions que j'ai vues. Il est souvent difficile de les distinguer les unes des autres en palpant les malades. Celles du foie et de la rate sont souvent produites par les fièvres, surtout par les fièvres d'accès de longue durée; celles de l'estomac, par le chagrin et les inquiétudes; celles des reins, par une chute; celles du mésentère, par une affection scrofuleuse; celles de la matrice et des ovaires par quelque accident dans une couche. Les symptômes qu'elles produisent n'ont souvent que peu de rapport avec les fonctions de l'organe affecté. Presque toutes conduisent au marasme ou à l'hydropisie; et c'est une des causes de mort les plus fréquentes, et les moins connues.

Quant aux remèdes, on conçoit qu'on ne

peut en espérer quelque succès que lorsque le viscère affecté n'est pas désorganisé; mais c'est ce qu'on n'a aucun moyen de distinguer d'une manière sûre, et par conséquent on ne doit pas supposer légèrement une désorganisation incurable. La prudence exige qu'on parte d'une supposition contraire, comme si l'on étoit sûr que la maladie ne tient qu'à un simple engorgement, susceptible de résolution par les remèdes apéritifs et fondans. Il faut donc avoir recours à ces remèdes dans tous les cas. Or, ceux qui m'ont le mieux réussi, sont les sucres d'herbes, les muriates de chaux ou de baryte (N.^{os} 133 et 134), et les douches d'Aix en Savoie, ou de Plombières, dans le Dép. des Vosges. Pendant le traitement, il est convenable d'administrer de temps en temps un purgatif, surtout s'il y a lieu de croire qu'il y ait quelque *accumulation de matières* durcies dans le colon, comme cela arrive fréquemment. J'ai même vu des cas dans lesquels une semblable accumulation avoit formé dans l'hypocondre une tumeur saillante et permanente, qu'on avoit prise pour une obstruction, mais dont l'évacuation produite par un purgatif un peu brusque avoit suffi pour dissiper toutes les apparences, détromper le médecin sur la nature du mal, et guérir complètement le malade. On a aussi recommandé

comme fondans les extraits de dent-de-lion ; de fumeterre, de ciguë, de saponaire, de grat-teron (*aparine*), les alkalis, le savon blanc, celui de Lalouette, celui de Starkey, le mercure, etc. J'en ai vu quelques bons effets, mais rarement.

III.° O R D R E (*Impetigines*).

Le 5^e ordre des cachexies renferme les maladies, qui, tenant à une cause générale ou intérieure, se manifestent au dehors par quelque altération visible de la surface du corps. C'est pourquoi on les a nommées *Impetigines*, quoique ce nom, qui signifie proprement des *Dartres*, soit plus applicable aux maladies cutanées chroniques, dont nous traiterons parmi les maladies locales. Le Dr. Cullen range ici plusieurs maladies étrangères à nos climats, le scorbut, l'éléphantiasis, la lèpre, etc. — En me bornant à celles que j'ai été le plus fréquemment appelé à voir et à soigner, j'en compte quatre genres, 1. la *Jaunisse*, 2. le *Rachitisme* (1), 3. les *Ecouelles*, 4. les *maladies vénériennes*.

(1) Le Dr. Cullen range le *rachitisme* dans le second ordre, et il est vrai que par ses symptômes principaux il paroît appartenir à l'ordre des intumescences; mais par sa cause présumée, ainsi que par les symptômes

1.^{er} GENRE.*De la Jaunisse.*

La *Jaunisse* (*Icterus*) est une maladie dont les principaux symptômes sont la couleur jaune de la peau et des yeux, la couleur grise ou cendrée des selles, et la couleur brune des urines qui teignent en jaune les corps qu'on y plonge. Cette maladie dépend presque toujours d'une obstruction du canal cholédoque, en conséquence de laquelle la bile retenue reflue ou est repompée dans le sang, et ne coule plus dans les intestins, ce qui, d'une part, rend les

concomitans, il a certainement plus de rapport avec les écrouelles. La plupart des enfans rachitiques ont en même tems une constitution scrofuleuse, et l'une et l'autre maladie semblent dépendre de quelque vice dans le système des vaisseaux lymphatiques, qui ne permet guère de les éloigner l'une de l'autre. — Si j'avois à transporter dans le second ordre un des quatre genres renfermés dans celui-ci, ce seroit plutôt la *jaunisse*, qui, quoiqu'elle appartienne par son symptôme principal aux vices de la peau (*impetigines*), et qu'elle ne présente aucune intumescence visible, a par les causes qui la produisent et par le traitement qu'elle exige, un rapport plus immédiat avec les obstructions (*physconia*); c'est pourquoi je la place dans cet ordre au premier rang, immédiatement après ce dernier genre.

digestions difficiles, et de l'autre engourdit tout le système des vaisseaux sanguins par l'effet de la bile qui l'inonde, et qui agit sur les vaisseaux comme un poison. — Cette obstruction du canal cholédoque tient communément à l'une ou l'autre de ces deux causes; 1. un *spasme*, produit par quelque affection de l'ame, telle que le chagrin, l'inquiétude, la peur, etc.; ou 2. la présence d'un *calcul biliaire*, qui passant de la vésicule du fiel dans les intestins, s'engage dans le canal et le bouche. Cette dernière espèce de jaunisse est assez rare, quoique rien ne soit plus commun que de trouver des calculs biliaires dans la vésicule, où ils sont formés par la partie résineuse de la bile, qui devient concrète, et prend souvent une apparence évidente de cristallisation. La *jaunisse spasmodique* est beaucoup plus commune. Elle se déclare presque subitement, précédée de quelques symptômes d'abattement et de mauvaises digestions, rarement accompagnée de douleurs ou autres symptômes urgents. Elle se guérit facilement par le régime végétal, les sucs d'herbes, et sur la fin de la maladie par de légers purgatifs toniques, tels que la rhubarbe et ses différentes préparations.

La *Jaunisse calculeuse*, est communément accompagnée ou précédée de vives douleurs

dans la région du foie , qui portent le nom de *colique hépatique*, et qui reviennent par accès. Elle est plus longue , plus opiniâtre , et dégénère en une maladie hideuse qui , à cause de la couleur brune que prend toute la peau , s'appelle la *Jaunisse noire* , et qui conduit souvent à l'hydropisie , ou se termine par un épanchement sanguin dans les intestins avec des symptômes de fièvre maligne ou de gangrène. Elle donne beaucoup d'angoisses , de tristesse , de mélancolie et souvent d'intolérables démanaisons. Une évacuation hémorroïdale un peu abondante est toujours dans cette maladie de bon augure. — Quant aux remèdes , outre le régime végétal , les sucs d'herbes et les purgatifs , j'ai vu réussir admirablement bien , non-seulement comme palliatifs , mais encore comme remèdes curatifs , en cas de douleurs et d'insomnie , les anodins , tels que les différentes préparations d'opium , en cas de diarrhée , les astringens qui en contiennent , tels que le diascordium , et en cas de disposition hémorroïdale , les demi-bains , les suppositoires et l'application réitérée des sangsues au fondement. Pour dissoudre le calcul , dont on regarde l'engagement dans le canal cholédoque comme la cause prochaine de la maladie , on a beaucoup vanté un spécifique qui n'est autre chose que

chichu

de l'esprit de térébenthine distillé avec de l'æther ou de l'esprit de vin; et qu'on donne par gouttes sur du sucre (N.º 155). J'en ai vu de bons effets, ainsi que d'un autre remède qui se prépare avec du lait distillé sur des amandes, du miel et de la térébenthine (N. 156), remède qui à ma connoissance a réussi dans des jaunisses fort opiniâtres; mais j'ai de la peine à croire, que quelque puisse être le pouvoir dissolvant de ces remèdes sur les calculs biliaires hors du corps, leurs bons effets dans la jaunisse, puissent être expliqués par leur action sur ces calculs dans le conduit cholédoque. En général, il me paroît bien douteux que les calculs biliaires jouent dans cette maladie un aussi grand rôle qu'on l'a prétendu. À entendre les auteurs, il sembleroit que leur passage dans les intestins, qu'on a beaucoup recommandé de favoriser par de légers vomitifs, des fomentations et des bains, est le moyen le plus ordinaire de guérison et qu'on les retrouve fréquemment dans les selles, où ils viennent flotter à la surface. Je veux croire que cela arrive quelquefois, mais cela doit être rare; car je ne l'ai jamais vu, quoique j'aie été appelé à traiter un assez grand nombre de jaunisses de cette espèce, dont quelques-unes ont été guéries, sans que je pusse observer rien de semblable.

J'ajouterai que depuis la 1^{re} édition de cet ouvrage, j'ai employé avec le plus grand succès pour la jaunisse, un autre remède très-facile à prendre, et dont j'ai dit un mot dans la *Bibl. Britann. S. et Arts*, vol. XXXIV. p. 575, c'est le muriate oxygéné de potasse. Je le donne à la dose d'un à deux deniers, quatre fois par jour, dans une tasse de bouillon. Il m'a réussi non-seulement dans des *Jaunisses spasmodiques*, mais encore dans des cas qui, par leur opiniâtreté, par l'intensité des symptômes, et par l'inutilité des autres remèdes, paroissent évidemment dépendre ou d'un *calcul biliaire* arrêté dans le canal cholédoque, ou de quelque affection organique, qui gênoit le cours de la bile.

2.^d GENRE.*Du Rachitisme* (1).

Le *Rachitisme* est une maladie, dont le propre est de grossir les articulations, effet qui tient d'une part à un grand relâchement des ligamens articulaires, et de l'autre à une ossification lente et difficile. Il en résulte que les extrémités des os demeurent long-temps molles

(1) Ce nom vient du mot grec *Rachis*, qui signifie l'épine du dos, organe dont la distorsion est le symptôme le plus apparent de la maladie.

et d'autant plus incapables de supporter le poids du corps qu'elles ne sont pas soutenues avec assez de force. C'est pourquoi les os sortent facilement de leur articulation, se gonflent à leur bout, qui étant fort spongieux admet dans leurs cellules intérieures une trop grande quantité de fluides, se déjettent et se courbent en s'éloignant de la ligne perpendiculaire, en sorte que le centre de gravité n'étant plus soutenu, la première courbure en amène d'autres, et qu'enfin les malades qui sont pour l'ordinaire de petits enfans, deviennent non-seulement cagneux et tortus, mais encore bossus et tout contrefaits par la distorsion de l'épine, l'applatissage des côtes et l'élévation du sternum. Ils sont en même temps très-foibles, mettent leurs dents fort tard, ne marchent qu'en chancelant comme les canes, tombent à tous momens, ont le front large et avancé, le ventre gros, le reste du corps maigre. Leurs facultés intellectuelles sont cependant pour le moins égales à celles des autres enfans. Mais ils sont sujets à des diarrhées fréquentes qui les épuisent, sans leur ôter l'appétit, ordinairement très-vorace, à la toux, à l'oppression et à divers genres d'hydropisie par la compression des viscères. Il est rare cependant que la maladie soit mortelle. Communément, elle s'arrête au bout

de quelques années, et il n'en résulte qu'une difformité qui n'altère pas essentiellement la santé. Seulement les bossus sont plus travaillés par le rhume et les maladies accidentelles de la poitrine que les personnes bien faites, et ce sont surtout les femmes rachitiques, qui par la difformité des os du bassin, ont des accouchemens laborieux.

Quant aux causes, il faut distinguer le vrai rachitisme des distorsions accidentelles. Le rachitisme proprement dit est fréquemment une maladie héréditaire, qui se manifeste dès la première enfance, qu'une mauvaise nourriture et une éducation peu soignée développent, mais que les soins, la propreté et des alimens convenables éloignent ou préviennent. Aussi est-elle chez nous beaucoup plus rare aujourd'hui qu'autrefois, parce que l'éducation physique des petits enfans s'est bien perfectionnée. Le *rachitisme accidentel* survient en conséquence d'une mauvaise position habituelle ou de grands efforts dans un état de foiblesse. Ces accidens auxquels les jeunes filles de dix à douze ans sont surtout sujettes, n'influent guères que sur leur taille et affectent rarement les extrémités.

Quant aux remèdes, le traitement principal roule entièrement dans l'une et l'autre espèce sur les toniques, les martiaux, les bains froids

et les frictions, soit avec une flanelle sèche, soit avec quelque onguent fortifiant. Les alimens doivent être nourrissans et faciles à digérer. La viande et les racines sont beaucoup plus convenables que les farineux, surtout s'ils sont mal cuits, les légumes aqueux et les fruits. Le malade doit, à chaque repas, boire un peu de bon vin. Il faut prendre garde qu'il ne contracte l'habitude d'aucune mauvaise position, qu'il ne marche ni trop, ni de trop bonne heure, qu'il ne fasse aucun mouvement au-dessus de ses forces, et qu'il soit toujours tenu proprement et chaudement. Dans le rachitisme accidentel, outre les toniques généraux, il est souvent convenable d'employer des bandages et autres moyens mécaniques de redressement. Mais il faut prendre garde que ces moyens ne gênent pas trop le malade, et lui laissent la plus grande liberté possible pour tous les mouvemens du corps qui ne tendent pas à augmenter la distortion. Feu Mr. Venel, célèbre chirurgien orthopédiste du Pays-de-Vaud, avoit autrefois formé à Orbe un établissement de ce genre, que dirige actuellement Mr. Jaccard. Ses moyens m'ont paru sans inconvéniens, aussi simples qu'ingénieux, et j'ai eu connoissance de plusieurs belles cures opérées, tant par lui que par son prédécesseur, particulièrement pour les distortions accidentelles des pieds et des jambes.

5.^o GENRE.*Des Ecouelles. (Scrophulæ.)*

Les *Ecouelles* (*Scrophulæ*), sont une maladie des glandes lymphatiques, qui les dispose à l'engorgement et à l'ulcération, mais d'une manière extrêmement lente, et qui n'annonce que peu d'action dans les vaisseaux. C'est ce qu'on appelle une *inflammation froide*. Ces ulcères ont beaucoup de peine à se guérir, et soit qu'on les ouvre, soit qu'ils percent naturellement, ils laissent toujours une cicatrice profonde et hideuse. Les glandes affectées sont principalement celles du col. Leur engorgement produit d'abord des tumeurs sphériques, mobiles et indolentes, qui croissent lentement pendant plusieurs mois, et n'ont point une couleur différente de celle de la peau. Peu à peu elles prennent enfin une apparence d'inflammation. Elles deviennent sourdement douloureuses, il s'y forme du pus qui se fait jour au dehors, mais à la longue seulement, par de petites ouvertures et en bien petite quantité à la fois; ce qui fait durer l'ulcère fort long-temps, et le fait souvent dégénérer en fistule, avec des bords durs et calleux. Enfin, cet ulcère se guérit et se ferme, mais il reste toujours une cicatrice, comme si la peau n'avoit été réunie que par

une couture. Souvent à un ulcère guéri en succèdent d'autres qui font le même cours. Souvent aussi il s'en forme en différentes parties du corps, surtout près des articulations, et ceux-ci affectent souvent les os de gonflement et de carie, ce qui prolonge infiniment la maladie, l'aggrave et la fait dégénérer en fièvre lente ou hectique. Souvent aussi les glandes de l'intérieur, et particulièrement celles du mésentère s'affectent de la même manière, et produisent le *marasme mésentérique* dont j'ai parlé. On a cru que la *phthisie tuberculeuse* tenoit aussi au même principe. Tous les auteurs le répètent. Mais cela me paroît fort douteux. J'ai vu une multitude d'enfans scrofuleux qui ne sont point devenus phthisiques, et une multitude de phthisiques qui n'avoient jamais été scrofuleux. Souvent enfin, le mal se porte sur les glandes des paupières, et y produit une ophtalmie très-rebelle.

Les écronelles ne sont point une maladie contagieuse, mais héréditaire, non par la transmission d'un virus spécifique, comme les maladies vénériennes, mais par celle d'un tempérament particulier, qui dispose à la maladie, sans la donner toujours, mais qui modifie toutes celles qui peuvent survenir accidentellement à l'individu qui le possède, de manière à rendre

en général toutes les plaies et les ulcères plus difficiles à cicatriser, les maladies éruptives plus facilement suivies de dépôts, et toutes les inflammations qui tendent à la suppuration plus intraitables et plus longues. — On a cru que les écrouelles provenoient presque toujours de la débauche des parens. C'est une erreur. Elles ne paroissent avoir aucun rapport avec les affections vénériennes; et je ne sais pourquoi cette maladie, surtout quand elle se porte sur les glandes extérieures, est une de celles qui inspirent le plus de répugnance, le plus d'effroi et le plus de honte. Cependant, c'est bien rarement une maladie dangereuse. Elle n'atteint guères que les enfans, et quand ceux chez lesquels elle se manifeste ont passé l'âge de puberté, ils jouissent en général d'une bonne santé. Il semble même que le tempérament scrofuleux est celui de tous qui est le plus favorable aux grâces, à la beauté, à l'esprit, à la gaieté, à l'égalité du caractère. Loin donc que ce tempérament soit aussi formidable qu'on le croit communément, ce seroit peut-être, au contraire, celui qu'on désireroit pour ses enfans, si l'on avoit quelque moyen de les garantir des engorgemens et des ulcères qu'il tend à produire. Or, quoique cela ne soit pas toujours en notre pouvoir, cependant, avec des soins, de

la propreté, une bonne nourriture, une grande attention à traiter convenablement tous les petits maux, on y parvient fréquemment, et il n'est pas rare de voir des familles nombreuses, dont tous les individus participent à ce tempérament, sans aucun développement d'écroutelles.

Lorsque la maladie se manifeste, il y a bien des cas dans lesquels on peut l'abandonner à elle-même, parce qu'elle est susceptible de se guérir spontanément, quoique fort à la longue. Mais le principal obstacle à cette guérison naturelle étant l'atonie et la foiblesse qui caractérisent le tempérament scrofuleux, les toniques, les amers, le kina, les martiaux, les bains froids et surtout les bains de mer, ou d'eau salée, sont presque toujours convenables, pour augmenter et soutenir les forces du malade, et assurer ainsi indirectement le retour de la santé par les seules ressources de la nature : que si on a lieu de croire qu'elles ne suffisent pas et qu'on veuille employer des moyens de guérison plus directs, il faut distinguer deux périodes qui exigent un traitement différent, celui de l'engorgement et celui de la suppuration. Lorsqu'il n'y a qu'un simple engorgement de glandes, les résolutifs qui m'ont le mieux réussi à l'intérieur, sont le savon antimoniel de Lallouette, en doses graduellement augmentées, le

muriate calcaire (N.° 133), et l'eau de mer factice (N.° 147); et à l'extérieur l'huile camphrée, l'emplâtre diabolatum et celui de Vigo. On a beaucoup recommandé le suc de tussilage, le muriate de baryte, et le mercure, particulièrement le syrop de Bellet. J'en ai vu peu de bons effets marqués; et les préparations mercurielles m'ont paru quelquefois préjudiciables par l'irritation qu'elles procurent. On a encore recommandé à l'extérieur un liniment particulier dont la base est le fiel de bœuf (N.° 137). Je crois que c'est un bon remède; mais j'en ai peu d'expérience. J'en dis autant de deux applications dont on a vanté les bons effets pour convertir de mauvais ulcères en phlegmons, pour améliorer la suppuration, et même pour apaiser les douleurs résultantes du travail inflammatoire qui la précède quelquefois, je veux dire un cataplasme d'oseille cuite sous des cendres chaudes dans une feuille de chou, à la manière du Dr. Beddoës, et le cataplasme de charbon. Le remède que j'ai employé le plus fréquemment, et avec le plus de succès dans ce dernier cas, c'est l'application réitérée des sangsues, sur la tumeur même ou tout autour. Lorsque la suppuration est établie, le pansement qui m'a paru être le meilleur consiste dans un simple plumaceau constamment humecté d'eau fraîche.

Mais lorsque l'ulcère est profond, et tend à devenir fistuleux, j'ai vu réussir très-bien la racine de gentiane pour dilater la plaie.

4.^e GENRE.

De la Maladie vénérienne. (Syphilis.)

La *Maladie vénérienne* n'est jamais une maladie spontanée ; elle est toujours produite par une contagion résultant d'un commerce vénérien, ou d'un contact immédiat avec une personne atteinte de la maladie. Elle se manifeste toujours par des symptômes locaux qui sont ou ne sont pas susceptibles de dégénérer en une maladie générale, selon que l'impression du virus ne produit qu'une simple irritation inflammatoire, ou une ulcération. Dans le premier cas la maladie se borne à une *gonorrhée* ou écoulement d'une mucosité plus ou moins épaisse, d'abord verdâtre, ensuite jaune, puis blanche. Cet écoulement est dans le commencement accompagné de divers symptômes d'irritation, tels que dysurie, chordée, phymosis, paraphymosis, gonflemens douloureux dans les testicules, le long du cordon spermatique et dans les glandes de l'aîne, où ce gonflement prend le nom de *bubon*, ou de *poulain*, et est quelquefois assez considérable pour suppurer. — Tous ces symptômes se guérissent spontanément, ou par

de simples moyens antiphlogistiques, le régime, le repos, les boissons abondantes et mucilagineuses, les cataplasmes, les injections anodines et adoucissantes. Lorsque les symptômes d'irritation cessent, l'écoulement devient blanc, et incapable de propager la maladie. Il ne dépend plus que du relâchement des glandes de l'urètre; et alors on peut sans inconvénient le faire cesser, ou par des injections légèrement astringentes, ou par la teinture de cantharides, ou par les balsamiques, qui en produisant une légère irritation des voies urinaires, rendent aux vaisseaux sécrétoires le ton qu'ils ont perdu. Il arrive souvent que l'irritation de l'urètre en conséquence d'une gonorrhée y produit des excrescences et des resserremens qui peuvent subsister long-temps sans incommoder le malade, mais qui à la moindre irritation subséquente, même bien des années après, deviennent très-fréquemment des causes d'ischurie. On y remédie par des bougies, remède qui, grâce à l'heureuse invention des sondes et des bougies de gomme élastique, est aujourd'hui incomparablement plus facile et plus sûr qu'auparavant.

Lorsque le premier effet du virus est une ulcération, elle se manifeste pour l'ordinaire sur le gland, ou sous le prépuce par des *chancres*.

Une gonorrhée mal soignée peut aussi en produire dans l'urètre. Ces chancres, ainsi que les bubons en suppuration, peuvent exister localement sans produire d'absorption, et par conséquent se guérir spontanément sans maladie générale. Mais on n'en est jamais sûr. Toute ulcération dispose les vaisseaux lymphatiques à l'absorption; et le virus vénérien réabsorbé produit une nouvelle série de *symptômes* qu'on appelle *secondaires*, dont les plus ordinaires sont des ulcères rongeurs dans la gorge, des *douleurs* dans les os qui portent le nom d'*ostéocopes*, des éruptions cutanées très-rebelles, des excrescences nommées crêtes, verrues ou poireaux, sur différentes parties du corps, surtout autour de l'anus, et sur les parties de la génération, excrescences qui quelquefois grossissent prodigieusement, s'ulcèrent et dégénèrent en cancers d'une très-mauvaise nature. Les chancres et les bubons dégénèrent souvent de même en ulcères phagédéniques qui rongent toute la peau et les chairs subjacentes dans une grande étendue.

Plus ces symptômes sont anciens et compliqués, plus la maladie est difficile à guérir. Il importe donc de les attaquer de bonne heure; le parti le plus sûr et le plus prudent est de supposer leur existence réelle ou future dès le

commencement de la maladie , et de donner le spécifique, même lorsqu'elle n'est encore qu'une maladie locale , lors par exemple qu'elle se borne à une simple gonorrhée. Ce spécifique est le *mercure* qu'on emploie ou à l'extérieur en frictions faites avec l'onguent mercuriel, ou à l'intérieur, en poussant dans l'un et l'autre cas la dose jusqu'à produire un léger commencement de salivation, mais pas au-delà. Les principales préparations de ce métal que j'emploie à l'intérieur sont les pilules mercurielles de la pharmacopée de Genève, le calomiel et le sublimé. C'est à cette dernière préparation que je donne la préférence, comme portant moins à la bouche qu'aucune autre. On peut administrer le sublimé en solution, ou en pilules. On trouve pour cet effet dans notre Pharmacopée une formule excellente, sous le nom de *pilules spécifiques* (N. 138). Elle est tirée d'un mémoire du Dr. Gardener.

Mais en général il seroit à désirer qu'on pût trouver contre les maladies vénériennes un autre spécifique que le mercure, qui a souvent des inconvéniens très-graves. Car sans parler de la *salivation* qui est quelquefois très-pénible et très-incommode, et qui jusqu'à ce qu'on l'ait fait cesser par des purgatifs réitérés, des préparations de soufre, et des décoctions sudorifi-

ques, force à suspendre le traitement, indépendamment, dis-je, de cet accident, le mercure agit fréquemment comme un poison sur le genre nerveux, donne des tremblemens universels, comme le prouve l'exemple des doreuses, dispose à l'hypocondrie, excite la phthisie, irrite l'estomac et les intestins, et ne peut être administré aux personnes délicates et facilement susceptibles d'affections catarrhales qu'avec les plus grandes précautions. C'est pourquoi l'on a proposé d'autres spécifiques, parmi lesquels ceux qui m'ont paru les plus efficaces, quoique presque toujours incapables de guérir la maladie par eux-mêmes, et sans le secours du mercure, sont le rob de *Laffecteur*, remède secret, célèbre depuis long-temps, (dont les bons effets ont fait soupçonner qu'il contenoit quelque préparation de ce métal, quoiqu'on n'ait jamais pu le démontrer, et qu'il n'en ait jamais les inconvéniens) et l'*acide nitrique*, dont les Anglois ont depuis quelques années fait un grand éloge. Ces deux remèdes m'ont quelquefois réussi admirablement bien, mais avec quelque différence dans leur emploi. Le rob m'a paru particulièrement utile dans des cas opiniâtres, où le mercure, quoique bien administré, s'étoit trouvé insuffisant pour guérir tous les symptômes apparens de la maladie. On a encore pro-

posé dans ces cas-là une forte décoction de salsepareille, et j'en ai vu quelques bons effets, mais bien inférieurs à ceux du rob. Quant à l'acide nitrique, il paroît avoir eu de grands succès en Angleterre pour accélérer la guérison des symptômes primaires, tels que la gonorrhée, les chancres et les bubons, même lorsqu'ils ont déjà dégénéré en ulcères phagédéniques (1) pourvu qu'il n'y eût aucun autre symptôme d'affection générale; mais il s'est trouvé insuffisant pour la guérison des symptômes secondaires. Cependant si on l'emploie conjointement, ou alternativement avec le mercure, il m'a paru, ainsi qu'aux praticiens Anglois, favoriser singulièrement les bons effets de ce remède et diminuer ses inconvéniens. Au surplus, je n'en ai point encore une assez grande expérience pour prononcer bien affirmativement sur le degré de confiance qu'il mérite (2).

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. VIII, p. 240 et suiv.

(2) Si le muriate oxigéné de potasse remplissoit le même but, comme on l'a cru, il me paroîtroit bien plus commode et d'une administration bien plus facile que l'acide nitrique, qui, outre qu'il se décompose par le sucre ou le miel qu'on y ajoute, occasionne souvent de l'irritation sur les gencives et sur les dents, et dont es malades se dégoûtent pour l'ordinaire bien promp-

Le meilleur prophylactique, c'est-à-dire, le plus sûr moyen de se soustraire à la maladie vénérienne, est sans contredit de ne pas s'y exposer; mais en considérant qu'elle est toujours le résultat d'un virus particulier, que ce virus s'attache pour l'ordinaire aux mucosités qui tapissent le canal de l'urètre, et y séjourne pendant quelque temps avant de produire aucun symptôme de maladie, on a imaginé que s'il étoit possible de dissoudre et d'entraîner au-dehors toutes ces mucosités, avant que l'irritation produite par le virus eût eu le temps de se manifester, on préviendrait la maladie. On a proposé pour cet effet des injections faites avec une solution d'alkali caustique. Je les ai vu réussir fort bien, pourvu qu'on les employât d'assez bonne heure, avant que la maladie commençât à se développer, ou dans les premières vingt-quatre heures de son développement. Mais c'est un remède qui n'est pas sans danger. Car il irrite quelquefois l'urètre, au

tement. — M. le Dr. Chrestien, de Montpellier, a proposé en dernier lieu quelques préparations d'or, comme un spécifique contre les maladies vénériennes, bien préférable au mercure; mais c'est un remède tout nouveau, dont il a fait pendant long-temps un secret, et dont les autres praticiens n'ont encore que peu ou point d'expérience.

point de produire une maladie inflammatoire assez grave.

IV^e. CLASSE.*Des Maladies locales.*

La quatrième classe des maladies comprend toutes les *maladies locales*, c'est-à-dire, celles qui n'intéressent ni tout le système, ni aucun des organes essentiels à la vie, mais dont l'influence est bornée pour l'ordinaire à un seul organe. On les divise en sept ordres; 1. celles qui affectent les organes des sens (*Disæsthesiæ*); 2. celles qui affectent certains organes de mouvemens (*Dyscinesiæ*); 3. celles qui se manifestent par quelque écoulement plus abondant que dans l'état de santé (*Apocenosés*); 4. celles qui produisent une grande diminution, ou une suppression totale de quelque excrétion ou écoulement naturel (*Epischeses*); 5. les tumeurs locales (*Tumores*); 6. les dérangemens dans la situation des parties (*Ectopiæ*); 7. enfin, les plaies, les ulcères, les fractures et autres solutions de continuité (*Dialyses*).

Plusieurs de ces maladies sont incurables. D'autres ne sont susceptibles de guérison que par des moyens chirurgicaux, qu'il n'entre point dans le plan de ce Cours d'exposer en détail. D'autres enfin ne se présentent guères